

Dans l'introduction d'*Atemnot / Souffle court*, Marina Skalova déclare que ses deux langues d'écriture, le français et l'allemand, ne sont pas maternelles. En effet, elle est née en 1988 en Russie et partage sa vie entre plusieurs pays. La tension entre ces deux langues dont elle joue avec force dans ce livre rend compte d'une étrangeté qui lui est familière. Le passage d'une langue à l'autre, qui n'est pas à proprement parler une traduction, mais un jeu subtil de variations, fait vaciller les certitudes.

Apparaît "quelque chose qui se dérobe, fait défaut".

Le livre se divise en quatre parties, "Figures du corps", Nuits(s) / Nacht(s), Ce(ux) qu'on foule aux pieds, et "Territorien". La violence des relations humaines aujourd'hui dans un monde sans passé et sans futur parmi un présent déchiré et déchirant, la violence de la vie elle-même, de la peur et celle de la mort, tiennent dans ces courts poèmes aux vers ramassés en quelques mots - mais répétés toujours par l'écho déformant de l'autre langue, sans majuscules, sans presque de ponctuation. En résulte un monde poétique extrêmement sombre, puisque ni les mots ni les choses ne peuvent rien rédimier:

les mains sont sales

les mots ne sauvent
pas les choses

dis hände sind schmutzig
die ordnung der Dinge
retten dir worte nicht

Cependant, dans l'automne finissant du dernier chapitre, alors qu'une sorte de guerre semble encore redoubler l'abandon, et la détresse, quelque chose troue cet encombrement, ce trop plein ; c'est l'air, l'air qui justement passe entre une tentative de dire et une autre qui lui ressemble, mais ne calque pas sur elle une identité qui se figerait. Curieusement, alors que tout semble perdu d'avance, alors qu'un paysage dévasté comme ceux du peintre Anselm Kiefer s'ouvre, quelqu'un respire et quelqu'un dit : malgré tout j'existe, je parle. Et c'est dans les décalages créés par les variations que Marina Skalova décline avec une grande subtilité que le lecteur rencontre un air plus léger, peut croire possible d'arrimer sa vie à ces mots de rien, même si finalement il ne restera "que traces de pas

foulant toujours le même sol
avec parfois plus qu'
une
seule chaussure

auf den karten bleiben
nun noch fusspuren

streifen immer denselben boden
mit manchmal bloss noch
einem
schuh

En français, la négation exprime un manque, en allemand l'adverbe noch peut exprimer la chance qu'il reste encore une chaussure, encore une langue pour parler, avant de mourir et de presque disparaître. Traces vives du poème, partagées, respiration donnée, reçue. Passerelles vivantes.

Un peu comme le bouche à bouche, la relation donne de l'espace (un lieu pour vivre) et permet de (re)prendre souffle.